

**Zeitschrift:** Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

**Herausgeber:** Société suisse des traditions populaires

**Band:** 82 (1992)

**Heft:** 3-6

**Artikel:** L'eau et les "nomades"

**Autor:** Schüle, Rose-Claire

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1005211>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'eau et les «nomades»

Il y a cinquante ans, le professeur de langues romanes de l'Université de Zurich, Jakob Jud, encouragea un jeune étudiant à entreprendre une étude ethnolinguistique du Val d'Anniviers. Willy Gyr fit donc une impressionnante récolte de matériaux, tant dialectaux qu'ethnographiques, en participant activement aux travaux et à la vie des Anniviards durant plusieurs longs séjours à Saint-Luc et Chandolin. En 1942, il a publié un fascicule de 52 pages comme thèse de doctorat. Après un nouveau séjour en Anniviers, ses obligations professionnelles ne lui ont pas permis de réaliser la publication de la dizaine de milliers de mots patois recueillis. Après sa retraite, installé à Veyras (VS), il a révisé ses matériaux et préparé à l'impression 1400 pages de manuscrit. Malheureusement, quand les premières feuilles sortaient de presse, il est tombé malade et est décédé en septembre 1990. J'ai repris le contrôle et la préparation des manuscrits avec ses innombrables phrases en patois, ses descriptions et ses commentaires ethnographiques.

Les observations et déductions de Willy Gyr concernant l'évolution et le déclin du système agro-pastoral du Val d'Anniviers en rapport avec le début de l'industrialisation du Valais et l'utilisation de l'énergie hydraulique m'ont semblées originales et elles m'ont incitée à faire les recherches et les vérifications qui s'imposaient. J'en ai présenté le résultat le 5 mai 1991 lors de l'assemblée générale de la Société d'histoire du Valais romand, tenue à Chippis, ce qui m'a permis de rappeler le travail de Willy Gyr et d'annoncer la parution de l'œuvre, dans un futur pas trop lointain.

Willy Gyr avait séjourné plusieurs fois au Val d'Anniviers lors de vacances scolaires, mais ce qui a incité le professeur Jud à y envoyer son étudiant était avant tout le renom d'isolat ethnique et linguistique que certains voulaient reconnaître dans cette vallée. Seul un scrupuleux inventaire lexicologique et une minutieuse observation des travaux, des mœurs et des coutumes pouvaient appuyer ou infirmer les thèses controversées d'une origine ethnique différente de celle des autres Valaisans, avec une base linguistique également unique en Valais. Il est indubitable que, dans ce canton resté très longtemps conservateur et attaché à des phases de civilisation disparues ailleurs, le Val d'Anniviers à l'accès jadis difficile semble être la partie la plus archaïque. De ce fait, il exerçait un attrait indéniable sur les artistes, les ethnologues et les philologues, sans parler des amateurs et passionnés de tout genre<sup>1</sup>. Seul le Loetschental peut se vanter d'avoir connu un pareil engouement.

<sup>1</sup> La première publication de ce genre est celle de Berndt en 1882.

Le fait de vivre de leurs propres ressources en pays de montagne a imposé aux populations alpines un système d'exploitation extensif. Contrairement aux paysans des régions de plaine, il n'a jamais été possible de subsister avec la seule production des prés et des champs entourant les habitations. En montagne, il faut avoir des zones de production à différents niveaux d'altitude. Ce système d'exploitation montagnard impose, à différents degrés, des migrations saisonnières du bétail et des gens. La majeure partie de l'arc alpin connaît ou connaissait ces migrations. Ce qui a amené certains ethnographes à attribuer aux Anniviards une position d'exception, c'est que nulle part ailleurs le système de migrations a été porté à un tel développement. On a qualifié les Anniviards de 'nomades'. Terme erroné mais combien évocateur qui a ouvert la porte à toutes sortes de suppositions sur l'origine de cet 'instinct' migrateur et de la population elle-même.

Erroné, le terme de nomade? J'affirme que oui! Les vrais nomades habitent de vastes zones de pâturages à travers lesquelles ils se déplacent constamment à la recherche de nourriture pour leurs troupeaux; et ils ne sont nulle part sédentaires. Ils transportent toujours leur habitation avec eux. Qu'elle soit tente, yourte ou tipi, elle suit le troupeau et on l'installe là où il y a un point d'eau et de quoi faire pâturer les bêtes. L'Anniviard, comme toutes les populations alpines qui pratiquent les migrations saisonnières, se déplace d'un endroit à l'autre, mais à chaque étape il possède un gîte fixe, une construction, si rudimentaire soit-elle, pour lui et son bétail ou ses bêtes de somme. En outre il est agriculteur, voire viticulteur et pas uniquement éleveur.

Ce qui singularise ou plutôt singularisait l'Anniviard, c'est que ses migrations étaient plus complexes qu'ailleurs et surtout plus spectaculaires. Pour certains déplacements, c'étaient les familles au grand complet qui descendaient ou remontaient avec troupeaux et ustensiles de ménage du village principal aux différentes étapes. Dans certains villages, il ne restait âme qui vive. Monsieur le curé et l'instituteur suivaient le mouvement et il fallait installer des tours de garde dans les villages temporairement désertés. Tout un chacun avait besoin d'habitations et de ruraux, ou au moins de 'toits' pour s'abriter dans les différents endroits. On cite une famille de Grimentz qui possédait 70 'toits' épars entre la plaine et les mayens. Ces migrations saisonnières sont régulières et se déroulent dans un domaine géographiquement limité. Par la nécessité de cultiver les biens situés en divers endroits et à diverses altitudes, ces migrations suivent un cycle annuel déterminé mais soumis aux variations imposées par la météorologie et l'avancement ou le retard de la végétation.

De très nombreuses communes valaisannes connaissaient ce système de migrations plus ou moins longues et fréquentes selon leur territoire et les distances à parcourir.

Le Val d'Anniviers compte 6 villages, une dizaine de hameaux, des mayens et des alpages. Les distances considérables entre les villages principaux et le vignoble ont poussé les Anniviards à acquérir des terrains en plaine et à y établir de véritables villages temporaires (Muraz, Villa, Noës, etc.). Il y a 50 ans, ils possédaient en plaine des habitations et des vignes, mais aussi des prés, des granges-écuries, des champs et des raccards ainsi que des jardins qui fournis-

saient les produits qu'on ne pouvait pas cultiver à l'altitude des villages de montagne.

Rien ne nous prouve l'existence de ces migrations au début du Moyen Age; tout nous fait supposer qu'elles n'ont commencé que vers le XIII<sup>e</sup> siècle, voire plus tard car, à notre connaissance, le premier document qui atteste qu'un Anniviard est propriétaire de vignes à Sierre date de 1248.

Comment se déroulaient en Anniviars ces migrations? Prenons l'exemple de Mission (schéma 1):

En janvier 1934, toute la famille est installée avec le bétail dans les mayens de Zinal. Pendant environ un mois, selon les réserves de foin, le bétail y est nourri. Les femmes s'occupent du ménage, assument les travaux de l'étable et soignent le bétail. Les hommes travaillent à la forêt pour assurer l'affouage et préparer du bois d'œuvre. Une fois les réserves de foin épuisées, au courant de février, la famille et le bétail redescendent à Mission. Au mois de mars tous se rendent en plaine où il faut tailler la vigne, faire les semailles, planter les jardins. Selon l'avancement de la végétation, le bétail est nourri à l'étable ou sorti pâturer. En avril, on remonte à Mission planter les pommes de terre, semer les fèves et le seigle et réparer les bisses<sup>2</sup> avant la saison d'arrosage. Au mois de mai le gros de la famille reste au village avec le bétail. A la forêt il faut ramasser les aiguilles de conifères qui serviront de litière et parfois commencer à irriguer les prés. Des membres isolés de la famille descendent en plaine ébourgeonner la vigne, arroser les prés et nettoyer les jardins. Vers le 10 juin, on part aux mayens de Zinal où le bétail pâture. Il faut le garder, mais il faut en même temps arroser les prés, aller aux corvées à l'alpage pour préparer l'inalpe. Des membres isolés descendent en plaine où il faut attacher la vigne et, vers la fin du mois, commencer les foins. A la fin de juin, le bétail part à l'alpage où il est pris en charge par les employés d'alpage. En juillet, il y a d'abord les foins à Mission, puis quelques temps plus tard les foins doivent être rentrés à Zinal. En août, tous descendent en plaine où il faut s'occuper des vignes et faire les regains. A la fin août le regain est mûr à Mission, où l'on restera jusqu'en septembre pour moissonner le seigle et récolter les fèves. Vers le 20 septembre, il y a la désalpe et le bétail arrive à Zinal.

Les personnes âgées et les enfants restent à Zinal pour s'occuper du bétail tandis que les autres membres de la famille descendent vendanger en plaine. Après les vendanges on presse le raisin, toujours en plaine, et on remonte au début d'octobre à Mission pour récolter les pommes de terre. Ceux qui étaient restés à Zinal descendent à Mission, d'où toute la famille descendra après la Toussaint à Sierre où les enfants suivront un mois d'école. En décembre, on remonte à Mission et, de là, à Zinal. L'instituteur suit les déplacements.

Tous les villages du Valais central suivaient plus ou moins les mêmes migrations, très importantes pour les uns, plus brèves ou moins fréquentes pour les autres. Les tableaux des migrations de Chandolin (schéma 2) et de Visperterminen (schéma 3) sont significatifs. Ils démontrent par ailleurs que les migrations ne sont pas une spécialité anniviarde et que la limite linguistique

<sup>2</sup> Canaux d'irrigation du Valais.

Tableau des déplacements d'une famille de Mission (1935)

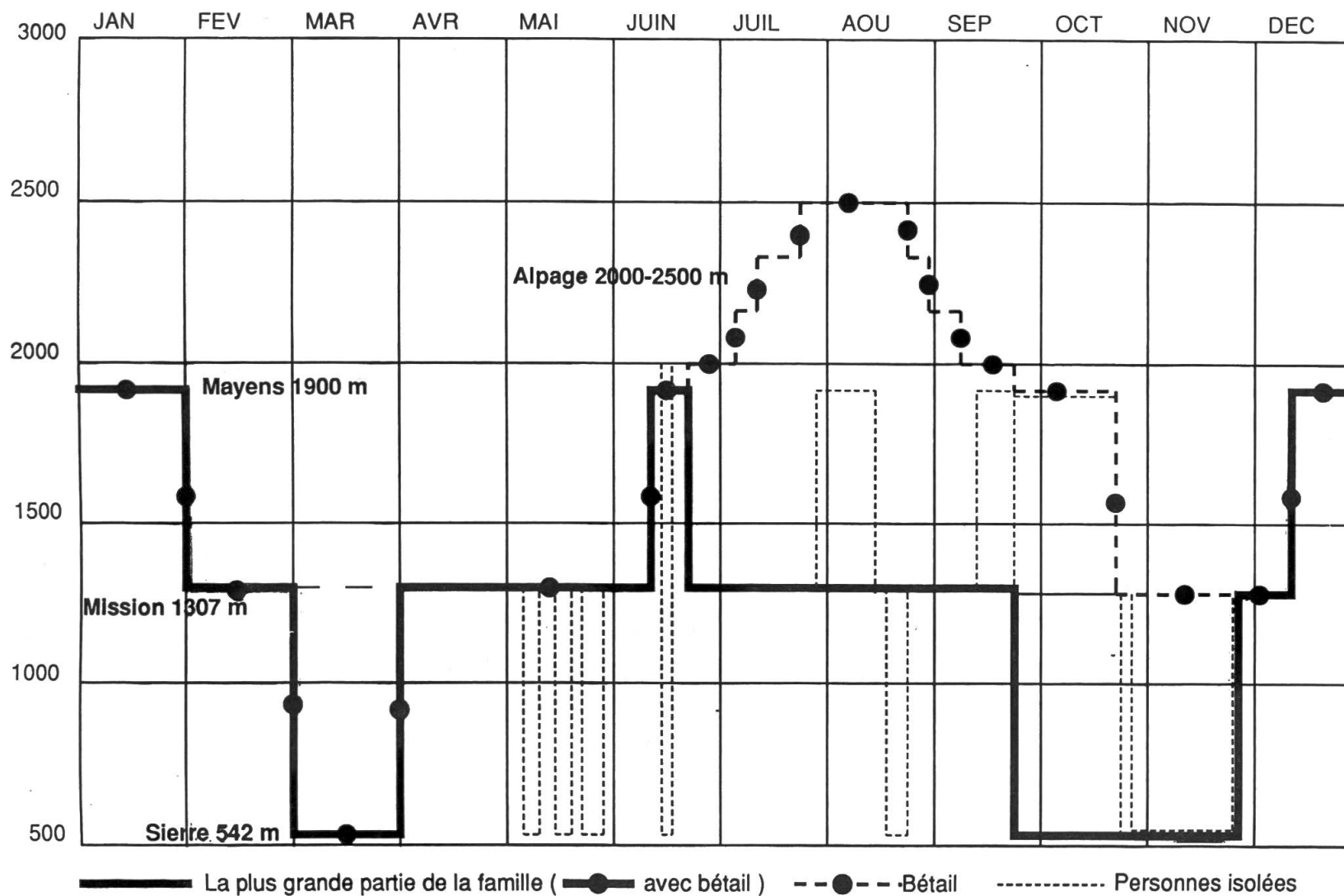


Tableau des déplacements d'une famille de Chandolin (avant 1940)

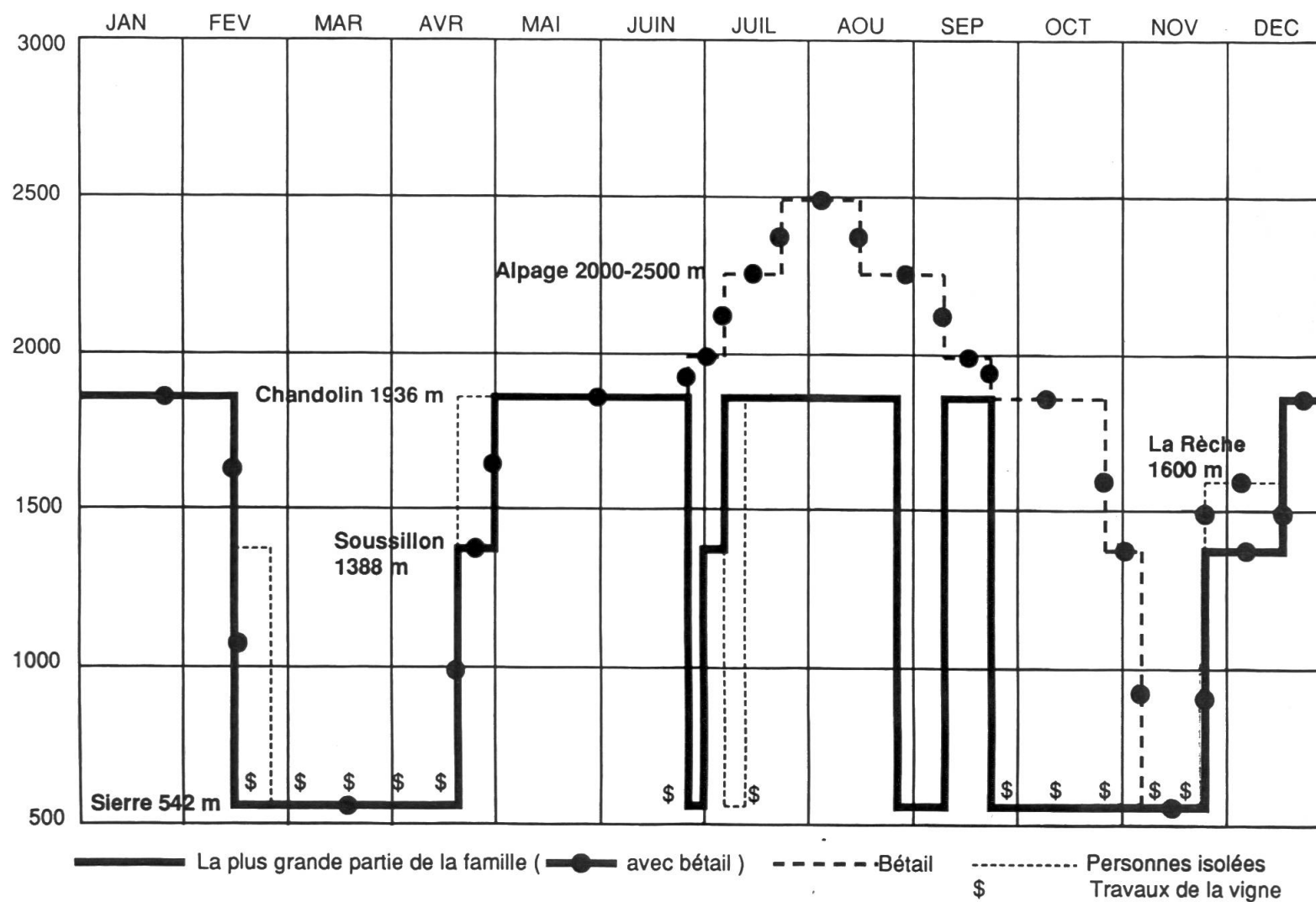
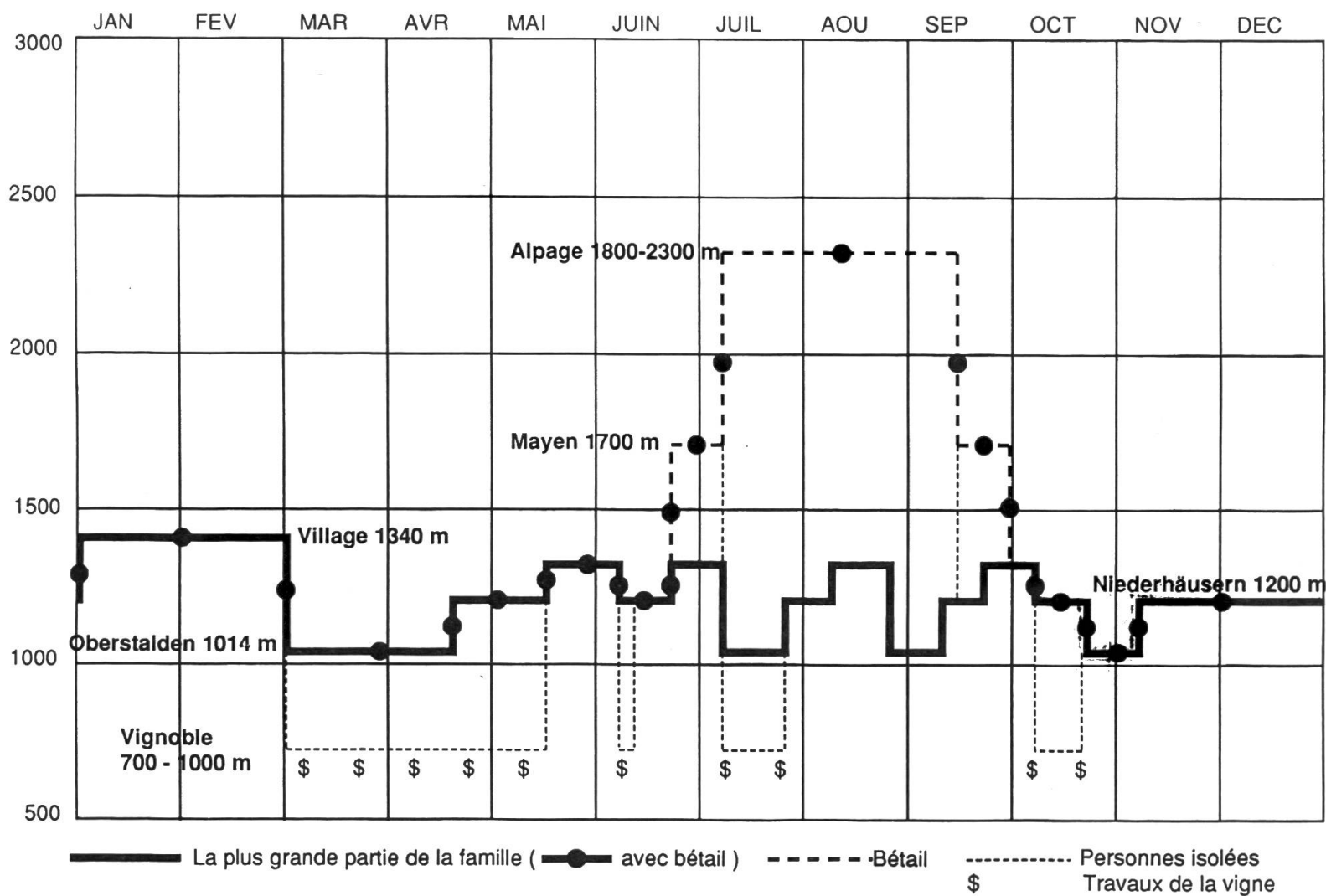


Tableau des déplacements d'une famille de Visperterminen (avant 1940)





entre le Valais germanophone et francophone n'est pas déterminante pour les migrations.

Dans l'exemple de Mission, nous n'avons fait qu'effleurer la question des bisses et de l'arrosage. Le Valais a un climat qui le distingue du reste de la Suisse et toute sa culture agro-pastorale ne peut exister que grâce à l'irrigation artificielle au moyen de bisses. Le rôle de l'eau en Valais est primordial et la découverte de l'énergie hydroélectrique ainsi que son application dans l'industrie a profondément bouleversé l'économie valaisanne et celle du Val d'Anniviers en particulier.

L'économie agro-pastorale traditionnelle de l'arc alpin a commencé à se dégrader vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'ouverture de routes et de lignes de chemin de fer et les débuts de l'industrialisation. Le passage progressif du paysan à l'état de paysan-ouvrier, puis d'ouvrier-paysan a entraîné un changement d'orientation de toute l'économie paysanne de montagne jusqu'à son abandon. Quel a été le rôle de l'industrie sur le système d'exploitation en Anniviers? Il semble que là aussi la Vallée se singularise et que la commune de Saint-Luc notamment y a joué un rôle non négligeable.

A la fin du siècle dernier, le plateau de Niouc (900 m d'altitude) était une étape importante des migrations des Lucquerands. Son terrain morainique excessivement sec ne produisait que du seigle une année sur deux, mais il n'y avait pas de prés car il n'y avait pas d'eau d'irrigation. Parfois, il n'y avait même pas assez d'eau à Niouc pour abreuver le bétail qui s'y arrêtait en descendant vers la plaine. Il y avait quelques constructions primitives, nommées maisonnettes que se partageaient plusieurs familles pour préparer les repas, chacune sur son foyer. Un peu de paille dans l'un des nombreux raccards permettait d'y passer quelques nuits. On abritait le bétail sous les raccards dans des étables rudimentaires. Les familles avaient hâte de quitter cette étape pour Muraz ou pour Saint-Luc selon la direction de la migration.

C'est un événement extérieur et local qui est venu, au début du siècle, bouleverser l'ancien système d'exploitation: la construction et l'installation du canal d'amenée d'eau à la future usine d'aluminium de Chippis. Pour les travaux d'installation du canal, travaux qui ont duré de 1905 à 1912, il a fallu construire une pension, un café, des bâtiments de chantier et des logements pour les ouvriers. Premier élément de changement: la création de places de travail et l'arrivée d'argent liquide là où l'on vivait plutôt de troc. Mais, plus important, toutes les communes riveraines de la Navisence situées sur le parcours du canal d'amenée d'eau touchent des redevances qui assainissent les caisses communales. La commune de Saint-Luc, riveraine de la Navisence par son territoire de Niouc, se voit attribuer par l'Etat du Valais l'eau qui lui faisait défaut. L'usine de Chippis s'engage à fournir régulièrement un certain volume d'eau pour les besoins des ménages, du bétail ainsi que de l'irrigation durant l'été, eau dérivée du canal d'amenée au château d'eau situé au-dessus de Niouc.

En 1912, après l'arrivée de l'eau, on s'est mis à transformer les champs en prés, en jardins, en vergers et à installer des bisses. Le plateau verdit d'un coup et fournit du fourrage en abondance. Le séjour peut dès lors se prolonger. On construit de véritables granges-écuries et des habitations plus confortables.



Niouc devient une étape agréable où les Lucquerands et les Chandolinards font des arrêts de plus en plus longs.

Les communes qui touchent des redevances restaurent leurs édifices publics, amènent l'eau dans les maisons, installent l'électricité et améliorent ou ouvrent des routes. Saint-Luc qui a une bonne route carrossable depuis 1931 perd dès lors un grand nombre de ses habitants. Certaines familles se fixent à demeure à Niouc, d'autres subissent l'attrait de Sierre et du vignoble et s'installent définitivement en plaine. Le vignoble agit comme un véritable aimant, de même que Sierre qui se développe de façon spectaculaire (1850: 875 habitants, 1976: 11 017). Nombreux sont ceux qui vont travailler à l'usine de Chippis. A Niouc, la proximité de l'usine attire même des ouvriers étrangers à la vallée qui veulent exploiter un petit train de campagne à côté de leur travail en usine. La population sédentaire augmente et il faut installer à Niouc une école d'abord, bâtir une chapelle ensuite. En 1970 seuls 24 des 63 habitants de Niouc étaient bourgeois de Saint-Luc.

Dans toutes les communes d'Anniviers, les remuages ou migrations saisonnières se font rares. En 1968 il n'y a plus que deux familles Chandolinardes qui se déplacent traditionnellement, en 1970 seules trois familles de Grimentz suivent la tradition. En 1973 on déplace pour la dernière fois du bétail de Saint-Luc à Muraz (le dernier mulet ayant disparu en 1969, c'est avec des voitures et des bétailières que s'opère le transfert). On abandonne le séjour du bétail à Sierre parce que les prés y deviennent rares, la vigne et la construction de bâtiments les éliminent. Par ailleurs le travail de la vigne est plus compatible avec un travail à Sierre ou à Chippis qu'avec l'élevage. Les Anniviards devenus sédentaires gardent pourtant longtemps les terrains et les bâtiments qu'ils possèdent dans leur commune d'origine. Ils restent attachés aux mœurs et aux coutumes, ils remontent pour les fêtes et les enterrements dans leur village. En 1973 il y a 234 habitants de Sierre qui ont encore des terrains à Saint-Luc et 119 y possèdent des propriétés immobilières, souvent partielles ou en copropriété. Entre temps, le tourisme s'est implanté dans les communes anniviardes. Certains ressortissants ont vendu des terrains; des mayens entiers comme Soussillon ont passé à des gens venus du dehors.

Qu'en est-il donc de cet instinct de migrants, de nomades qu'on a voulu brandir comme l'une des caractéristiques d'une provenance ethnique étrangère et lointaine? L'eau et ses incidences naturelles (la fertilisation de Niouc) et financières (l'amélioration des conditions de vie ainsi que l'ouverture vers l'industrialisation) auraient-elles effacé, gommé un instinct pluriséculaire, voire millénaire?

En conclusion, l'on constate que l'abandon progressif du système agro-pastoral au profit d'autres systèmes économiques en Anniviers a eu raison des migrations saisonnières devenues obsolètes. Il ne faut pas oublier que ces migrations ont toujours été ressenties comme une corvée du fait de leur ampleur et des nombreux inconvénients incompatibles avec la vie moderne qui faisait irruption en Valais. La vie familiale perturbée par les migrations qui dissociaient temporairement les familles a également été l'une des raisons de leur abandon. La montée aux mayens, trajet plus court et séjour moins laborieux mais agréable,

est restée longtemps vivante. De nos jours, les mayens sont devenus des lieux de vacances et de loisirs, l'endroit presque mythique des retrouvailles avec le pays d'origine, surtout pour ceux qui ont émigré vers les grandes villes comme Genève ou Zurich.

*Riassunto.* Dall'imponente raccolta (di prossima pubblicazione) sui dialetti della Val d'Anniviers, opera di Willy Gyr, ricca di descrizioni e di commenti etnografici, R.-Cl. Schüle ricava le notizie riguardanti il declino del sistema agro-pastorale agli inizi dell'industrializzazione in questa regione, declino collegato in particolar modo con l'utilizzazione dell'energia idraulica. Il tradizionale sistema agro-pastorale della valle era basato sullo sfruttamento di tutto il territorio, dalla pianura dei vigneti agli alti pascoli alpini, in un complesso processo di spostamenti stagionali della popolazione o di parti di essa (conosciuto anche nelle nostre regioni); ciò che distingue la situazione della Val d'Anniviers, ad es., da quella fra le nostre più vicina, della Verzasca, è la necessità di irrigarvi le varie zone, fra le quali alcune particolarmente aride e poco redditizie. La costruzione (1905-1912) di un canale d'adduzione dell'acqua a una fabbrica d'alluminio (di Chippis), oltre a creare posti di lavoro e a portare denaro in contanti, ha permesso il rifornimento d'acqua in tutti i comuni lungo il suo tracciato, migliorando e mutando le condizioni di lavoro e di vita nei villaggi.

R.Z.